Élisabeth Hardouin-Fugier, *Histoire de la corrida en Europe du XVIII^e au XXI^e siècle*

Préface de Maurice Agulhon. Paris, Connaissances et Savoirs, 2005, 382 p., index, bibl., lexique, chronol.

Florence Burgat

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3017>

DOI : 10.4000/lhomme.3017

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2007

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Florence Burgat, « Élisabeth Hardouin-Fugier, *Histoire de la corrida en Europe du XVIII^e au XXI^e siècle* », *L'Homme* [En ligne], 181 | 2007, mis en ligne le 29 janvier 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/3017> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.3017>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Élisabeth Hardouin-Fugier, *Histoire de la corrida en Europe du xviii^e au xxi^e siècle*

Préface de Maurice Agulhon. Paris, Connaissances et Savoirs, 2005, 382 p., index, bibl., lexique, chronol.

Florence Burgat

- 1 L'AUTEUR, historienne de l'art et des mentalités, reprend ici un sujet sur lequel elle s'était penchée, il y a une dizaine d'années¹. Ce travail très documenté s'appuie sur les ouvrages de technique du combat, les récits de voyages, les œuvres littéraires, les productions picturales, les réflexions socio-anthropologiques sur la violence, et bien sûr la presse taurine. Cet ouvrage s'applique à examiner et à analyser la corrida sous tous ses aspects : ses origines historiques, sa codification, les regards contradictoires qu'elle suscite au fil des temps et des lieux, les interprétations dont elle fait l'objet, l'opposition à laquelle elle se trouve aujourd'hui confrontée, même en Espagne.
- 2 Avant d'évoquer les principaux jalons de cette étude, notons que la question qui la sous-tend est celle de l'exhibition sociale de la violence : quelle en est la fonction ? Est-elle inéluctable et quel type de sentiments suscite-t-elle ? Les mises à mort constituées en spectacle ne sont pas réservées aux seuls animaux, et l'auteur étudie le parallèle, fait du reste par maints observateurs du xviii^e siècle, entre la corrida et les exécutions publiques qui, toutes deux, déplacent des foules immenses. Notons qu'il n'y a pas substitution des exécutions par les corridas : elles cohabitent durant un siècle trois quarts. Par ailleurs, la corrida n'est pas la première entreprise à commercialiser la souffrance animale : des combats qui opposent des animaux entre eux ou bien des hommes et des animaux, des lynchages populaires d'animaux (notamment de bovins) existent bien avant le xviii^e siècle.
- 3 La corrida est une invention espagnole, andalouse plus précisément, dont la technique est fixée par le matador Pepe Hillo, dans un traité de 1796. Si la corrida hérite des tauromachies royales le goût du sang et la recherche de la somptuosité, d'importantes différences sont à mentionner : la création d'un animal spécifique (le taureau de

combat), la réapparition des arènes, un but commercial. La technique du combat est élaborée de sorte que la mort de l'animal soit lente, sans quoi il n'y aurait point de spectacle. Il s'agit de « maintenir la vie dans la souffrance », selon la définition que Michel Foucault donne de la torture. Chaque combat dure quinze minutes, et une corrida comprend donc une série de mises à mort (à Madrid, après 1750, on tue six taureaux le matin et douze l'après-midi). Au siècle des Lumières, les récits de voyageurs allemands, anglais et italiens expriment de manière dominante un sentiment de répulsion face à la corrida, spectacle auquel tout voyage en Espagne paraît obliger. Les récits de Fleuriot de Langle, abolitionniste de la peine de mort, comme Jean-François Bourgoïn qui demande la suppression de la corrida en même temps que celle de l'Inquisition (« l'une et l'autre », écrit-il, « ne devraient avoir que des bourreaux pour apologistes », cité p. 84), sont parmi les plus remarquables.

- 4 Au xix^e siècle, le romantisme élabore une esthétique de l'horreur (« l'horriblement beau », selon la formule d'Edmund Burke). L'œuvre de Goya est fallacieusement récupérée comme apologétique de la corrida (la série *Tauromaquia* date de 1815 ; sur l'histoire de ses interprétations, voir pp. 98-103). Se construit alors en Europe une Espagne romantique dans laquelle les toréadors occupent une place de choix. La corrida entre, sous ces atours, dans la littérature française, notamment sous les plumes de Théophile Gautier, Alexandre Dumas et surtout Prosper Mérimée. Ce dernier, ami d'Eugénie de Montijo, contribue à la première importation de la corrida en France, où elle représente l'un des emblèmes du prestige politique de Louis Bonaparte. L'esthétique prend le pas sur une réalité qui n'est plus acceptée dans sa parfaite nudité, c'est-à-dire pour ce qu'elle est en vérité. L'art est appelé à son secours. Ce siècle se voit par ailleurs traversé par un autre courant qu'anime l'interrogation sur la nocivité de l'exhibition de la violence sur le plan social. La loi Grammont de protection des animaux, qui prohibe les mauvais traitements perpétrés en public contre des animaux domestiques, et sous le coup de laquelle la corrida tombe donc, date de 1850. Comme l'a montré Maurice Agulhon dans un article qui fait toujours autorité², cette loi a été promulguée grâce à la force de l'argument selon lequel la violence envers l'animal comprend en elle-même son extension à l'homme. En outre, le siècle connaît une vive opposition à la corrida, que signent notamment les noms de Victor Hugo, Émile Zola, Victor Schoelcher, par ailleurs tous abolitionnistes de la peine de mort.
- 5 La période qui précède la Seconde Guerre mondiale est, à l'égard de la corrida, marquée par l'élaboration de théories et d'interprétations : une prétendue origine mythique et une interprétation « sacrificielle ». La mode est au mythe – mode du reste critiquée par le Collège de sociologie lui-même (« le mythe du mythe ») qui y voit une manie. L'interprétation sacrificielle est lancée en France par Henri de Montherlant dans *Les Bestiaires* (1926), puis par Michel Leiris dans *Le Miroir de la tauromachie* (1938). Chose peu connue, ces deux grands écrivains ont tous deux renié la corrida, qualifiée de « muflerie et sauvagerie » par le premier, de « snobisme » par le second. Les théories sacrificielles ont fait leur temps, et leur séparation de leur contexte culturel, cultuel et religieux, spatial et temporel n'est plus aujourd'hui recevable. À propos de l'esthétisation de la violence qu'il étudie dans les rituels merina, Maurice Bloch n'hésite pas à écrire que les « commentaires esthétisants [...] n'en soulignent que mieux la brutalité, car préciser que la violence est "mise en scène" ou "théâtralisée", c'est reconnaître qu'elle est voulue, organisée, et délibérément exacerbée. Comme le savent

les bœufs que les Merina martyrisent, les sévices qu'on leur inflige ne sont pas fictifs, mais bien réels », cité p. 189).

- 6 Le « Groupe des 27 », constitué à l'époque des surréalistes autour du matador et écrivain I. Sanchez Mejias, contribue à la diffusion de ces lectures, qui du reste plaisent encore. *L'Histoire de l'œil* (1928) de Georges Bataille, d'abord publiée sous le pseudonyme de Lord Auch, met en lumière avec une force inouïe la puissance de l'érotisme morbide de la corrida. Tout est mis en place pour que celle-ci trouve des soutiens dont l'hétérogénéité montre qu'elle est désormais une activité lucrative parée de l'intellectualisation dont elle fait l'objet. En effet, des hommes politiques français (dont certains s'expriment dans *Le Figaro*, d'autres dans *L'Humanité*), des écrivains de renom, le déjà fort célèbre Picasso, de prestigieuses maisons d'édition, des ethnologues, des médecins, des vétérinaires... fournissent à la corrida des appuis décisifs. D'autres procédés (la mise en place de métaphores toujours vivaces, dont celle du combat de l'esprit contre la matière brute), d'autres mythes (comme la dangerosité du combat, qui est bien un mythe, puisque l'on compte en France entre 1950 et 2000 un torero tué pour 45 000 taureaux tués) sont forgés, et ont encore cours. Par ailleurs, en avril 1951, la corrida acquiert dans le droit français un statut dérogatoire : devant tomber sous le coup de la loi contre les actes de cruauté perpétrés en public contre des animaux domestiques, elle bénéficie d'une dérogation « lorsqu'une tradition locale ininterrompue peut être invoquée ».
- 7 On terminera ce compte rendu en signalant l'essor d'une opposition à la corrida, puisqu'un sondage Louis Harris du 1^{er} juin 1993 donne 83 % des Français hostiles à la corrida ; ce qui étonne, dans une société où la voix des médias, largement favorable à la corrida, fait oublier qu'ils ne sont pas nécessairement le reflet de la pensée du plus grand nombre, mais celui d'une classe sociale encore séduite par l'esthétisation de la violence.

NOTES

1. Éric Baratay & Élisabeth Hardouin-Fugier, *La Corrida*, Paris, PUF, 1995 (« Que sais-je ? »).
2. Maurice Agulhon, « Le sang des bêtes. Le problème de la protection des animaux en France au XIX^e siècle », *Romantisme*, 1981, 31 : 81-109.

AUTEUR

FLORENCE BURGAT

Transformations sociales et politiques du rapport au vivant, Inational de la recherche
agronomique, Ivry-sur-Seine.
burgat@ivry.inra.fr